

chaste, douce et suave figure, dont les lignes pures et ondoyantes auraient fait envie aux vieux maîtres allemands; sa bouche était faite pour Dieu plutôt que pour l'amour; il semblait que ses yeux étaient devenus bleus en contemplant le ciel.

J'ai vu, au château de Rouvray, un portrait de Clotilde, un doux pastel dû à quelque main timide ou maladroite, mais qui rend bien, je n'en doute pas, la mélancolie de cette jeune fille. Ce qui surtout frappe dans ce portrait, c'est un triste pressentiment; il semble que, pendant qu'elle posait devant le peintre, mademoiselle de Rouvray songeât à la mort. — Tant d'autres, en se faisant peindre, songent à l'amour! — Clotilde tient à la main un léger bouquet où l'on croit reconnaître des pervenches; ses cheveux à peine bouclés tombent sur son cou sans trop d'abondance. Un point d'Alençon est fixé en croissant sur le sommet de sa tête. Son cou, un peu flexible, laisse pencher le front, mais avec une grâce si naturelle, que, sans de grossières fautes de dessin, on admirerait beaucoup. La robe bleu-de-ciel à grands ramages est légèrement ouverte sur la poitrine, où l'on distingue pourtant, par des signes de vie féconde, qu'un cœur a battu là.

III

LA FONTAINE AUX CORBEAUX

Un matin, mademoiselle de Cormeilles et sa jeune cousine descendirent dans la forêt, entraînées par l'éclat du ciel et de la verdure. Tous les chemins étaient familiers à Clotilde, qui avait plus de mille fois suivi son père dans les détours les plus sombres, sous les ramées les plus touffues, le long des roches les plus sauvages.

On était à cette heure si fraîche et si douce des belles matinées d'été, où la rosée ne garde plus qu'une perle çà et là, même dans les bois. Aussi Clotilde et Madeleine marchaient-elles lentement, savourant à loisir toutes les chastes voluptés d'une promenade agreste.

Le soleil, traversant les halliers, secouait à leurs pieds ses rayons d'or; le vent le plus tiède venait par bouffées, avec la fraîche odeur des chênes, agiter les boucles de leur chevelure; le merle, par ses sifflements aigus, dominait les poétiques rumeurs de la forêt.

Les deux cousines babillaient gaiement comme les

oiseaux, se balançaient aux branches tombantes, arrondissaient sur leur front des guirlandes de feuilles, s'agenouillaient pour cueillir des fraises. Elles se trouvaient heureuses sans savoir pourquoi, heureuses parce que la nature, dans ses beaux jours, a des joies cachées pour tous les cœurs qui ont aimé ou qui vont aimer.

Après une heure de promenade à l'aventure, elles s'arrêtèrent devant un profond précipice hérissé de roches moussues d'où jaillissait brusquement une source abondante. Mademoiselle de Cormeilles recula presque effrayée.

— Ce n'est rien, dit Clotilde en la retenant, c'est la *fontaine aux Corbeaux*. Asseyons-nous là; voyez-vous cette roche ébréchée par les gelées? J'y suis venue m'asseoir souvent avec mon père. C'est ici qu'il m'a lu *Robinson*, car ici je comprenais bien mieux une île déserte que si j'avais écouté l'histoire dans le parc du château. Croiriez-vous, ma cousine, que les plus hardis bûcherons n'ont jamais osé boire sous ces roches? ils vont attendre la source là-bas sous les grands hêtres. Quand mon père avait vingt ans, c'était le plus intrépide chasseur de la contrée: eh bien, lui-même n'a jamais tenté les hasards périlleux de ce petit voyage.

Madeleine, qui s'était assise près de Clotilde, osait à peine pencher la tête au-dessus du précipice. Elle avait saisi la main de la jeune fille.

— J'en ai le vertige, car je n'ai jamais vu un abîme si profond et si hérissé.

— Pour moi, je me suis tant habituée à ce spectacle, que je trouve un grand attrait à y venir; ces braves rochers si menaçants ont pris à mes yeux des airs d'ami; j'y promène ma pensée, je me vois légère comme une fée courant de roche en roche, cueillant au passage les petites fleurs battues des vents. Voyez-vous, là-bas, ces vertes pervenches que la source arrose en jaillissant sur la pierre voisine? nous nous connaissons depuis longtemps. Les pauvres pervenches! elles fleurissent pour Dieu seul, celles-là.

Clotilde se leva pour mieux voir les pervenches. Un rayon de soleil, descendant alors jusque sous les cascades, semblait répandre dans le précipice des mines d'or et de diamants.

— Voyons donc, ma cousine, ne trouvez-vous pas qu'il serait bien attrayant de descendre par ces routes impossibles?

— Clotilde, vous êtes une enfant, vous m'effrayez; si vous êtes reposée, continuons notre promenade.

— Songez, ma cousine, que vous n'avez pas encore eu le temps de remarquer toutes les beautés de ce paysage. Voyez comme ces roches sont effrayantes! ne dirait-on pas des monstres marins, des vagues pétrifiées, des dieux sauvages en révolte contre le vrai Dieu? Voyez.

Madeleine était, en effet, émerveillée de l'aspect grandiose du spectacle. Les roches prenaient tour à tour des physionomies terribles, les arbres eux-mêmes avaient des airs sinistres, malgré la belle verdure qui recouvrait leurs branches contournées. Comme contraste à ce tableau, digne de Salvator Rosa par la fureur des lignes et les couleurs sombres, on voyait au delà du précipice, entre deux bras de la forêt, une vaste prairie sillonnée de ruisseaux et bordée de saules, où s'éparpillaient, d'un côté un troupeau de vaches, de l'autre un troupeau de moutons. Au-dessus des arbres d'un petit verger, on voyait fuir la fumée d'un moulin à eau; on voyait même, à travers un rideau de peupliers, courir à perdre haleine la roue du moulin, éclairée par les cascades brillantes de l'eau qui la poussait. Au-dessus des prés, sur la colline découverte, une belle vigne égayait le regard par son feuillage vivant.

— Je commence à comprendre votre goût pour ce point de vue, Clotilde; ces images variées, la vie et la mort qui se touchent, le soleil qui descend au fond de cet abîme, les voix mystérieuses de la forêt, le pâtre qui sommeille là-bas sous les saules; tout cela a bien un certain air romanesque digne d'un jeune esprit comme le vôtre qui s'enthousiasme avec joie. Nous reviendrons à la *fontaine aux Corbeaux*.

Clotilde se leva et se suspendit toute pensive au bras de sa cousine.

— Oui, nous y reviendrons, dit-elle en respirant un bouquet de fraises que sa cousine lui avait attaché au corsage; cette fontaine m'attire toujours, quand je me promène dans la forêt. Ce qui m'étonne moi-même, ce que je n'ose vous confier, tant je suis confuse de cet enfantillage, c'est que j'ai soif de l'eau de cette fontaine.

Madeleine sourit et baisa les beaux cheveux de Clotilde.

— Ma cousine, ne comptez pas sur moi pour aller remplir votre cruche à la source vive; c'est de l'eau de roche pure comme le diamant, froide comme la neige; mais je n'envie pas le privilège des corbeaux. D'ailleurs, en descendant la montagne par les sentiers, on doit, j'imagine, retrouver la source tout aussi fraîche; si j'ai bien vu, en se précipitant dans le gouffre, elle doit traverser les rochers.

— Oui, ma cousine, on retrouve la fontaine de l'autre côté, abondante encore, puisqu'à elle seule elle fait tourner le moulin, mais pour moi ce n'est plus la même source vive: elle a traversé l'abîme, lavé les rochers et les mousses, elle n'a plus son éclat, sa pureté, la saveur que je devine.

— Enfant! tu crois donc que les fées ont creusé, dans ces montagnes, un lit d'or, de diamants et de fleurs à cette fontaine?

— Écoutez, ma cousine, et ne vous moquez pas : le mois dernier, j'étais venue sur les rochers pendant que mon père marquait des arbres à abattre à quelque distance. L'eau m'avait paru plus belle que jamais, je m'étais penchée tout en la respirant avec délices ; la nuit, j'eus un rêve singulier, qui m'effraya tout en me charmant : j'étais venue seule à la fontaine ; je m'aventurai pieds nus sur la pointe des rochers, avec la légèreté des mésanges que j'y vois souvent. Je descendis ainsi jusqu'à la source, sans craindre un seul moment de glisser dans le gouffre ; quand je me penchai pour boire, je fus baignée par cette pluie éclatante que l'eau produit en jaillissant. J'étendis la main ; mais, en passant dans mes mains, la source n'était déjà plus assez fraîche ; je parvins à plonger mes lèvres ardentes dans le courant ; ma joie était grande ; mais alors le pied me manqua, je glissai et je fus entraînée dans l'abîme. Je m'éveillai tout épouvantée, mais pourtant heureuse de cette illusion hardie qui m'avait conduite à cette source où je n'irai jamais boire.

Les deux cousines rentrèrent par le parc. Elles rencontrèrent devant l'étang le baron, qui lisait tout haut à son fermier, avec inquiétude, un journal de Paris qui venait de lui arriver.

— Eh bien, mon oncle ?

— Mes pauvres enfants, je ne sais pas où nous

allons. Dieu veille sur nous ! car ces misérable finiront par ruiner la France par le pillage et l'assassinat.

— Ce qu'il y a de plus triste, dit le fermier d'un air sombre, c'est que ces chiens de paysans commencent à mordre. Je ne réponds pas du tout des nôtres. Ils se racontent d'un air menaçant qu'on pille les châteaux et les métairies. Un de ces soirs, ils vont nous donner du fil à retordre.

— Et si cette rage les prend, dit M. de Rouvray, que nous restera-t-il à faire ?

Le fermier était un petit homme sec, anguleux, résolu ; il avait, à force de travail, élevé sa famille et agrandi son petit domaine ; il ne comprenait pas qu'on pût vivre ailleurs ni autrement. Il était libre dans son champ. Quand il avait payé les redevances au baron, au curé, aux gabelles, il lui restait encore quelque revenu. Ses bestiaux étaient d'une bonne souche, ses blés d'un beau grain, ses foins d'une fine herbe ; depuis longues années la grêle et l'incendie avaient épargné ses moissons ; il n'avait rien à demander à Dieu, si ce n'est la paix : aussi y travaillait-il de toutes ses forces. Peu lui importait à lui, dans son saint égoïsme, qu'on s'entre-tuât à Paris et dans les provinces pour un peu de place au soleil, il en avait tout à son aise ; il n'avait jamais pensé qu'il en manquait à d'autres. Il croyait de bonne foi que, hormis les pauvres du terroir,

tous les hommes avaient ici-bas leur bonne part des moissons et des vendanges.

— Ce qui nous reste à faire ? dit-il en éclatant dans sa colère, sans se soucier du baron et des deux dames, il y a encore de bonnes portes et de bonnes carabines au château. Ah ! les brigands, qu'ils y viennent un peu, j'en veux enfourcher cinquante pour ma part !

— Ah ! mon Dieu ! dit M. de Rouvray, qui allait à pas lents de long en large, nous n'oserons même pas nous défendre : ce serait d'ailleurs une imprudence périlleuse.

— Quoi, monsieur le baron, nous aurions la lâcheté de nous soumettre comme des moutons qu'on égorge ! Foi de Guillaume Robin, je ne suis pas si facile à vivre, — ni à mourir, ajouta-t-il en s'accompagnant d'un rire si franc, que Madeleine ne put s'empêcher de rire elle-même.

— J'ai beau passer en revue nos amis, dit le baron, je ne trouve pas que nous serions en force pour nous défendre. Et pourtant Dieu m'est témoin que je mourrais heureux si j'avais défendu, les armes à la main, la cause du roi !

— J'ai hébergé la nuit dernière, dit le fermier, une troupe de bandits qui s'arrêtent tous les ans dans la forêt, au retour de la foire de Bovy. Cette horde sauvage serait d'une bonne défense en cas d'alerte.

— Dieu nous garde, mon ami, de nous défendre avec de telles gens.

— De braves gens, sur ma foi ! des bohémiens, des diseurs de bonne aventure, qui vivent de l'air du temps. Je n'ai jamais eu à m'en plaindre, au contraire ; c'est une vraie fête pour mes enfants quand ils s'arrêtent à la ferme. Adroits comme des chats, méchants comme des loups, on a tout à gagner quand on les a pour soi. Mais c'est assez parler pour ne rien dire ; au revoir, monsieur le baron ; on fane mon foin du Saule-à-Margot, je veux y avoir l'œil.

Guillaume Robin salua et s'éloigna rapidement.

— Ah ! mon père, dit Clotilde en prenant la main de M. de Rouvray, n'écoutez-pas M. Robin, ne permettez pas que ces affreux bohémiens viennent ici, même pour nous défendre.

— Vous les avez vus ? demanda mademoiselle de Cormeilles.

— Je ne les ai vus que de fort loin, Dieu merci, mais on m'a beaucoup parlé d'eux : figurez-vous des sauvages qui vivent dans les bois.

— Je connais l'histoire de toute cette peuplade ; mais, en vérité, ma chère Clotilde, on vous a peint les bohémiens plus noirs qu'ils ne sont ; c'est un monde à part dans le monde, voilà tout. J'avoue que, pour mon compte, je ne serais pas fâchée de voir d'un peu près ceux qui traversent ce pays.